

Le salon de M^{me} Maze extrait

Miriam Waddington

Numéro 139, novembre 2013

Voix yiddish de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Waddington, M. (2013). Le salon de M^{me} Maze : extrait. *Moebius*, (139), 75–78.

MIRIAM WADDINGTON

Le salon de M^{me} Maze (extrait)

Madame Maze était une sorte de *jolie laide*. Elle ressemblait à une Japonaise et dégageait un exotisme oriental qui était accentué par son maintien, sa démarche, son habillement et sa coiffure. Elle avait des cheveux noirs épais, qu'elle relevait autour de son visage en torsions et roulades attrayantes, tels des beignets et des petits pains. Son teint s'apparentait à celui des filles autochtones que l'on retrouve dans les tableaux de Gauguin, et ses pommettes étaient larges et saillantes comme les leurs. Ses yeux grands et sombres semblaient mongols. Une femme de petite taille et de mince stature, elle avait l'habitude de porter de longues robes semblables à des kimonos, dotées de ceintures et de manches évasées dans lesquelles elle glissait ses mains. En guise de chaussures, elle portait de simples ballerines; elle marchait à petits pas, en traînant les pieds, comme s'ils étaient bandés. Sa voix douce et belle était remplie de tonalités riches et sombres, et sa conversation était rythmée comme si elle était en transe. Le plus souvent, elle affichait une humeur sérieuse et mélancolique, mais de temps à autre, elle éclatait d'un rire bref. Cela se produisait surtout lorsqu'elle se trouvait avec son mari, qu'elle traitait avec une tendre affection. Elle aimait le taquiner et l'enjôler, car il prenait toute chose à cœur, avec un sérieux enfantin.

Rétrospectivement, je réalise que cette femme très intelligente débordait d'ingéniosité et de sagesse. Née dans un village de la Russie blanche, elle était arrivée à Montréal durant l'enfance. Comme elle avait vécu la majeure partie de sa vie à Montréal, elle parlait l'anglais avec un très léger accent.

J'ai rencontré Madame Maze lorsque j'avais quatorze ans. J'écrivais alors de la poésie depuis quatre ans. Ma mère lui en avait probablement glissé un mot car un jour, Mme Maze me proposa de lire mes textes. Je les lui montrai avec hésitation et avec crainte, car elle n'était pas seulement une enseignante, mais un véritable écrivain. Elle m'a félicitée et un jour, elle m'a guidée dans mes lectures, me conseillant vivement de lire Emily Dickinson, Edna St. Vincent Millay, Sara Teasdale, Vachel Lindsay, Conrad Aiken et Yeats. À l'occasion, elle me lisait l'un de ses poèmes yiddish. Je l'écoutais, mais j'avoue que je n'ai pas porté ma meilleure attention à ses poèmes. La plupart étaient des poèmes pour enfants, à la fois espiègles et tendres; d'autres abordaient la relation entre mère et enfant, un sujet qui, aux yeux d'une adolescente, revêtait peu d'intérêt. Depuis, j'ai relu les poèmes d'Ida Maze avec un regard d'adulte, et ils m'apparaissent remplis d'une chaleur et d'un charme lyrique qui brillent, même dans les traductions les plus prosaïques.

Au cours des deux ou trois années suivantes, j'ai souvent séjourné chez les Maze durant les vacances de Noël et de Pâques. Ils habitaient avenue de l'Esplanade, dans un immeuble sans ascenseur de trois étages. L'édifice, ancien, ressemblait à un *tenement*. Il comprenait une ruche bourdonnante de petits appartements auxquels on accédait en empruntant une cour intérieure privée. Situé face à l'est, il donnait vue, de l'autre côté d'un petit parc, sur la maison de retraite Jewish Old People's Home. Au bas de l'artère, toujours dans l'avenue de l'Esplanade, était établie la Bibliothèque publique juive; à titre de centre communautaire dynamique, l'institution accueillait des conférences et des programmes éducatifs.

La cage d'escalier qui menait à l'appartement des Maze était étroite et sombre. Une fois à l'intérieur, cependant, la pièce avant était lumineuse et colorée; les murs étaient couverts de peintures et le mobilier drapé dans des broderies et des tissages provenant de l'Europe de l'Est. Le mobilier se composait d'un petit canapé et de deux chaises en chêne de style colonial espagnol et sévèrement recouvertes de cuir brun. Il y avait une table de bibliothèque en chêne agencée et chargée de livres; d'autres

livres étaient rangés derrière les vitres des étagères de cette bibliothèque. Un long corridor étroit menait de la pièce avant jusqu'à la cuisine, en passant par deux chambres qui bifurquaient d'un côté. Sur le chemin menant à la cuisine, et avant de l'avoir rejoint, se trouvait une salle à dîner meublée, en son centre, d'une table ronde entourée de chaises. Il y avait aussi un buffet, et ce qui était probablement le meuble le plus important et le plus utilisé de la maison, une chose nommée divan de Winnipeg – mais Mme Maze et ses amis y faisaient référence en tant que *lounge*, un terme qu'ils prononçaient *lontch*. Sur ce divan, son mari faisait la sieste le dimanche après-midi, et durant les soirées, des poètes et des peintres en visite s'asseyaient côte à côte par deux ou trois, écoutant la poésie que l'un d'entre eux lisait à voix haute ou, à l'occasion, exposant de nouvelles idées pour la publication d'un magazine ou d'un manifeste. Ou encore, ils discutaient de nouveaux livres et bavardaient entre eux. Je comprends maintenant qu'ils s'asseyaient dans la salle à dîner plutôt que dans la pièce à l'avant parce que celle-là se trouvait à proximité de la cuisine, cette source de nourriture sans pareille et universelle.

Pour ces artistes, dont la majorité étaient d'âge moyen et pauvres, et dont la totalité étaient des immigrants, Mme Maze était la mère éternelle – la bienfaitrice et la nourricière, celle qui écoute et reconforte, la médiatrice entre eux et le monde. Elle s'asseyait, les mains repliées dans ses manches, son visage sombre et méditatif, en écoutant attentivement de tout son corps. En écoutant elle se berçait vers l'avant, puis vers l'arrière, et, comme il me le semblait alors, elle le faisait en s'accordant au rythme du poème que l'on était en train de lire.

Extrait de Miriam Waddington, « Mrs Maza's Salon », dans Richard Menkis et Norman Ravvin (dir.), *The Canadian Jewish Studies Reader*, Calgary, Red Deer Press, 2005 [1989], p. 217-218.

Traduit de l'anglais par Chantal Ringuet. Un extrait de cette traduction a déjà été publié dans « L'engagement littéraire et communautaire d'Ida Maze, la "mère des écrivains yiddish" montréalais », *Globe: revue internationale d'études québécoises*, 2009, vol. 12, n° 1, p. 150.

Miriam Waddington (Winnipeg, 1917 – Vancouver, 2004)

Miriam Waddington, née Dworkin, est une poète et essayiste canadienne. Après avoir reçu une éducation progressiste dans le milieu yiddish du North End de Winnipeg, Waddington a poursuivi des études en anglais à l'Université de Toronto, après quoi elle a travaillé pendant plusieurs années en tant que travailleuse sociale à Montréal. De 1964 à 1983, elle a été professeure au Département d'anglais de l'Université de Toronto. Proche de F.R. Scott, Irving Layton et Louis Dudek, elle a publié des textes en prose et des poèmes, ainsi que d'importants essais portant sur les écrivains juifs canadiens et les écrivains anglophones (dont A. M. Klein). Elle a aussi traduit plusieurs écrivains yiddish de renom, dont Dovid Bergelson, Sholem Aleichem, Mani Leib, Jacob-Isaac Segal et Rachel Korn.